

Laval théologique et philosophique



Gérard DEFOIS, *Le pouvoir et la grâce. Le prêtre, du concile de Trente à Vatican II*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2013, 396 p.

Paolo Carrara

Volume 70, Number 1, February 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028176ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028176ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carrara, P. (2014). Review of [Gérard DEFOIS, *Le pouvoir et la grâce. Le prêtre, du concile de Trente à Vatican II*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2013, 396 p.] *Laval théologique et philosophique*, 70(1), 198–201. <https://doi.org/10.7202/1028176ar>

The Relics of the Buddha, Princeton University Press, 2004, p. 8 et suiv.). Il a d'ailleurs été quelquefois noté que l'idée véhiculée par le mot *dhātu* est, du moins à première vue, foncièrement différente de celle de « reliques ». Il s'agit bien de l'élément de base ou de « la part essentielle du corps » (p. 78). Le *dhātu* n'est pas à proprement parler un reste ou une relique, bien que les croyances, les comportements, les rites qui entourent l'un et l'autre peuvent se recouper. C'est le corps (*śarīra*) réduit à l'essentiel (voir, entre autres, Gregory SCHOPEN, « Relic », dans Mark C. TAYLOR, éd., *Critical Terms for Religious Studies*, The University of Chicago Press, 1998, p. 256-268). De même qu'en linguistique le mot s'appuie sur une base (*dhātu*) que nous appelons la racine verbale du mot, ou qu'en médecine āyurvédique l'équilibre normal du corps s'appuie sur trois éléments organiques de base (*dhātu*), ainsi le corps, après la mort, est-il réduit à un élément racine (*dhātu*), censé être permanent, et autour duquel se concentre la vénération des gens. Relique peut-être, mais dans un sens assez différent. S'il est vrai que des ossements, ou quelque reste que ce soit, peuvent se transformer en diamants, en perles ou en bijoux (le fait est panindien, voir Phyllis GRANOFF, « Relics, Rubies and Ritual... », *Rivista degli Studi Orientali*, 81 [2009], p. 59-72, d'ailleurs cité par Colas), ce doit être que le *dhātu*, quel qu'il soit, connote le retour à une substance essentielle, imputrescible, et à une présence encore plus réelle que celle de l'être éphémère qui vient de mourir. Quoi qu'il en soit, Gérard Colas a certainement raison, comme le font des spécialistes comme Robert H. SHARF, de rapprocher *dhātu* et icônes. On aura de toute façon compris que ce livre rassemble de façon originale les résultats de travaux souvent dispersés et que la synthèse ainsi présentée fournit ample matière à réflexion.

André COUTURE
Université Laval, Québec

Gérard DEFOIS, **Le pouvoir et la grâce. Le prêtre, du concile de Trente à Vatican II**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2013, 396 p.

Dans *Le pouvoir et la grâce*, M^{gr} Gérard Defois essaie de reconstruire le parcours de transformation de l'identité du prêtre au cours des derniers quatre siècles et demi. Grâce à l'apport d'une pluralité d'approches (sociologique, historique, philosophique et théologique), il montre que le sujet-prêtre a été un « lieu » stratégique d'émergence du rapport entre christianisme et culture.

En conséquence des évolutions conceptuelles de la modernité, de la Réforme et des Lumières, et des révolutions sociales et économiques successives, l'Église catholique a subi un changement de rôle dans la société et elle s'est engagée dans un travail de réforme en réponse à ces dynamismes. Le presbytérat n'en a pas été à l'abri : les figures différentes qui lui ont été attribuées sont le résultat d'une quête identitaire qui à chaque époque a risqué, à cause des sollicitations reçues, de souligner certains éléments d'une façon univoque et de perdre de vue l'ensemble. L'histoire de cette quête s'est jouée autour de la tension entre fonctionnel et ontologique (ou sacramental) que l'A. relit avec le binôme pouvoir-grâce et qui devient le principe organisationnel de son ouvrage. À son avis, c'est seulement à Vatican II que cette tension trouve sa réconciliation et qu'une perspective plus complète est reconstruite. L'étude se pose l'objectif d'aller aux origines de ce débat, d'en montrer les implications théologiques et de souligner les éclairages que Vatican II a apportés. La reconstruction historique repose principalement sur les événements qui ont marqué le contexte de la France. Ce choix, qui dépend évidemment du fait qu'il s'agit du milieu que l'A. (ancien archevêque de Sens-Auxerre, de Reims et de Lille) connaît mieux, se fonde aussi sur l'importance objective que l'histoire française a eue dans l'arc du temps moderne : la Révolution, les Lumières et le processus de sécularisation ont obligé l'Église de France à se transformer en un laboratoire ecclésial fécond où repenser sa présence par rapport à la culture et l'identité de ses sujets, notamment des prêtres.

Les huit chapitres du livre reconstruisent les étapes essentielles de la transformation de l'identité du prêtre selon le critère chronologique : du XVI^e siècle jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle. En fait, ce parcours historique commence avec un chapitre consacré à l'exposition de la doctrine de Trente sur le sacrement de l'ordre apparue comme réponse à la contestation luthérienne : selon l'A., c'est dans cette discussion, où s'opposent une vision fonctionnelle (Luther) et une perspective sacramentelle (le Concile), que se sont enracinées toutes les disputes successives. À son avis, le conflit de la Réforme, avant d'être théologique, se pose au niveau culturel. Il est l'expression d'un sujet qui revendique de plus en plus son autonomie par rapport à l'institution. Il est influencé par un projet de démocratisation de la société qui désacralise le pouvoir et il est affecté par la négation d'une valeur théologique au temps, réduit à l'utile et à l'immédiat. Defois condense l'étude de la réaction catholique autour du Décret tridentin sur le sacrement de l'ordre, dont il produit une analyse détaillée. En continuité avec cette perspective de Trente qui refuse que l'autorité de l'Église et dans l'Église soit le fruit d'un contrat et d'un droit négocié par les hommes et qui fonde l'ordre au cœur du mystère chrétien, se pose l'École française de spiritualité dont s'occupe le deuxième chapitre. Cette expérience prend inspiration de Trente sans cependant se limiter à son application ni à s'opposer à la Réforme protestante : son but est de revaloriser le sacerdoce presbytéral en le fondant « théologiquement et spirituellement, moralement et intellectuellement » (p. 111). L'A. expose soit le profil spécifique de chacun de ses fondateurs les plus importants (le cardinal de Bérulle, Jean Eudes, Vincent de Paul et Jean-Jacques Olier), soit les éléments communs. Il pose l'accent, en particulier, sur l'équilibre spirituel que l'École française a développé : c'est la grâce de son enracinement christologique qui donne au prêtre le pouvoir, non comparable aux puissances terrestres, de sanctifier le genre humain en lui demandant une vie conforme à cette mission. D'où la richesse que la tradition a reconnue aux textes de ces auteurs. Sans approfondir les questions ecclésiologiques sous-jacentes, Defois cite l'influence exercée sur cette École par la conception hiérarchique du Pseudo-Denys et l'insuffisance de la perspective qui pense résoudre le problème de l'évangélisation seulement au niveau des ministres ordonnés, sans développer la responsabilité des laïcs.

Une transformation de cette compréhension du prêtre est déterminée par l'apparition de nouveaux courants de pensée. C'est la période de l'Humanisme et des Lumières, qui est analysée au troisième chapitre. L'Église, forte de la confiance de ses fidèles, se trouve cependant fragile et faible devant les mouvements de la culture, dont les manifestations sont l'individualisme, le subjectivisme, le moralisme, l'incrédulité, le rationalisme et le matérialisme. Elle essaie, en particulier, de refuser le projet de réduction anthropologique et rationnelle de la Révélation que le temps propose, selon lequel la religion est appréciée pour sa fonction sociale. Cependant, à cause de son impréparation, l'Église catholique est obligée d'accepter des compromis, soit au niveau institutionnel soit au niveau théologique, qui vont notamment au détriment du rôle du prêtre : il devient essentiellement un serviteur de l'État ou de l'ordre social, « tout entier orienté par la morale du service des autres » et par la « perspective humaniste et morale de contribuer au bonheur d'un peuple » (p. 129). Selon Defois, c'est la victoire du pouvoir sur la grâce. À ce projet illuministe de réduction de l'ordre entre les limites de la seule raison suit l'épreuve révolutionnaire. Elle est illustrée au quatrième chapitre. En six ans, de 1789 à 1795, à travers la rapide succession d'événements que l'A. reconstruit avec précision, le corps des évêques et de prêtres passe du statut de premier ordre de la nation à une situation marginale de persécution et d'exclusion à cause de la perte de son pouvoir religieux et de son affinité culturelle avec le pouvoir monarchique. Dans ce contexte, c'est précisément la grâce du ministère qui est éprouvée. Toutefois le résultat de cette purification est remarquable : quant à la spiritualité du prêtre, le XIX^e siècle devient le temps où s'ouvrent de nouveaux itinéraires qui assument, dans une situation inédite, l'héritage de l'École française et qui rétablissent

l'identité presbytérale sur la ressemblance au Christ dans sa pauvreté, sa souffrance et sa charité. Comme ont témoigné Jean-Marie Vianney et Antoine Chevrier, les deux figures autour desquelles est élaboré le cinquième chapitre, pour s'engager dans un chemin d'identification radicale au Christ, il convient de vivre de la grâce de l'ordination et d'accepter d'être dépourvu de tout pouvoir social, culturel ou politique.

Le sixième chapitre s'occupe de la fin du XIX^e siècle, une période de transition pendant laquelle l'Église, qui se trouve dans la condition de se confronter avec une altérité qu'elle ne domine plus, se montre ambivalente : à la prédominance d'une stratégie de défense selon laquelle l'autre est un adversaire, s'accompagne l'émergence d'une nouvelle attitude qui propose des ébauches de dialogue. L'auteur en trouve attestation dans les Congrès ecclésiastiques de Reims (1896) et Bourges (1900). Du point de vue de la conception du ministère, plus que pour le développement de la réflexion théologique, ce temps est fécond au niveau de la pratique qui accueille plusieurs figures (le fonctionnaire du culte, le spirituel, l'acteur social) avec leurs dichotomies irrésolues. Comme il est montré dans le chapitre suivant, deux autres provocations atteignent l'identité du prêtre pendant les premières décennies du XX^e siècle, dans le contexte de dévastation de la guerre et devant le processus de sécularisation des masses : le rôle essentiel du laïc dans l'action missionnaire de l'Église et l'expérience des prêtres ouvriers. Si l'action apostolique dans la cité relève des laïcs seuls, que devient alors le ministère presbytéral ? Est-ce qu'il doit être renvoyé vers le seul culte liturgique ? Et encore : l'identité du prêtre est-elle établie sur la puissance de l'action sacramentelle ou sur la reconnaissance de son témoignage par les masses des ouvriers ?

Le dernier chapitre est consacré à l'exposition de la doctrine de Vatican II sur l'ordre. L'A., fondant son discours sur *Lumen Gentium* et *Presbyterorum Ordinis*, montre la tentative des Pères conciliaires d'en fournir une perspective unitaire et complète. À la vision d'un prêtre solitaire, élevé mystiquement au-dessus de la foule des fidèles, le Concile substitue l'image d'un prêtre qui, en raison de son ordination sacramentelle, est au service de la fondation, de la croissance et du développement du peuple de Dieu. Il n'est plus un homme séparé ; au contraire, sa tâche est définie par les relations qu'il établit dans l'Église, sacrement de salut de l'humanité, et là se dit le caractère ontologique de l'ordre. C'est donc le ministère qui lui est confié qui en définit l'identité. De la logique du pouvoir, selon Defois, avec Vatican II on passe à la logique de l'envoi : l'ordonné, qui est un coopérateur des successeurs des Apôtres, reçoit une mission. Les conséquences au niveau de spiritualité presbytérale sont l'objet de réflexion des dernières pages. Le livre se conclut avec un bref résumé du parcours.

L'ensemble est conduit avec rigueur et cohérence. L'ouvrage se lit bien et est abordable par tout chrétien cultivé. La reconstitution des contextes historiques et l'analyse des documents sont développées avec précision. Le lecteur pourra apprécier l'itinéraire offert soit pour la pertinence de son fil rouge, c'est-à-dire voir comment les transformations culturelles de la modernité ont obligé le ministère presbytéral à se repenser, soit pour les carottages dans les différentes périodes historiques. En revanche, celui qui cherchera un approfondissement des questions théologiques restera un peu désappointé : l'ouvrage est plus préoccupé de montrer leurs origines que de les résoudre. La richesse de *Le pouvoir et la grâce* ne réside pas dans la proposition d'éclairages inédits, mais dans l'insertion de ces questions théologiques que d'autres ouvrages ont mieux thématiques dans le contexte vivant de la France des derniers siècles. Le choix de conclure le parcours avec le concile Vatican II et donc de ne pas prendre en considération les réflexions théologiques plus récentes, est symptomatique de ce regard plus historique que systématique. Deux instruments, absents, auraient

été très utiles : un index thématique pour montrer la récurrence de certains thèmes dans les différents cadres historiques ; une bibliographie pour repérer plus rapidement les sources de l'ouvrage.

Paolo CARRARA
Université Laval, Québec

Thomas DE KONINCK, **Questions ultimes**. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa (coll. « Philosophica »), 2012, 248 p.

Questions ultimes de Thomas De Koninck est une enquête philosophique qui présente six essais sur des questions qui nous intéressent tous. Des questions qui suscitent des prises de position souvent perçues comme irréconciliables tant les points de vue à leur sujet sont nombreux et divergents.

Voici les réalités qui font l'objet du questionnement de l'auteur : la dignité humaine, la puissance de l'intelligence humaine et les limites de la raison, la liberté de religion, la liberté de conscience, le bien commun, le bonheur, la mort et, finalement, la beauté.

L'auteur construit son discours en forme de méditation sur chacun de ces sujets. En puisant dans les sagesses transmises à travers les âges par des courants divers, issus de plusieurs aires culturelles, philosophiques ou religieuses, son souci est de dégager un consensus parmi les grands humanistes. De nombreuses citations sont intégrées dans son propre discours et elles viennent appuyer le caractère méditatif de l'œuvre.

Les questions ultimes doivent être l'objet de réflexions rigoureuses, car on ne sort jamais grandi d'avoir rapetissé l'être humain à certaines catégories ou à certaines idéologies. Ce piège a fort heureusement été évité avec brio par Thomas De Koninck.

S'inspirant notamment de Socrate et de sa méthode, De Koninck se questionne d'abord sur les fondements de la vie en société, dans le premier essai intitulé « Archéologie de la dignité humaine ».

Puis, il aborde une question particulièrement difficile dans l'essai suivant : « Qu'est-ce que l'intelligence humaine ? » Il insiste sur la quête incessante de vérité et d'absolu qui tarade l'esprit humain et il en tire des conclusions judicieusement fondées sur quelques réalités premières.

Ensuite, dans l'essai qui porte sur « La liberté de religion, la liberté de conscience et le bien commun », l'ouvrage a le mérite d'approfondir des sujets sociologiques et politiques qui font actuellement l'objet de débats importants dans nos sociétés. L'éclairage que l'auteur projette sur ces réalités clarifie plusieurs notions souvent négligées dans le débat public. Constamment confrontés à ces grandes questions, les politiciens et les légistes trouveront dans ce volume de quoi nourrir leur réflexion personnelle.

Les considérations de monsieur De Koninck sur le bonheur ne sont pas anodines. Il démontre que dans la recherche du bonheur, le discernement est affaire de vie ou de mort. Il insiste aussi sur l'effet délétère que peut avoir la culture ambiante dès le plus jeune âge sur le développement de l'aptitude au bonheur.

Quant aux deux derniers essais portant sur la mort et sur la beauté, le philosophe émérite a choisi d'articuler sa pensée autour de la question du sens de l'expérience humaine que la beauté permet toujours d'ennoblir.

Il faut retenir qu'au-delà de la maîtrise dont fait montre son auteur, ce recueil doit être considéré comme une référence, mieux : une brillante réflexion conduite par un maître philosophe